

Samuel Beckett est un écrivain dont nous connaissons tous la silhouette. Un homme décharné, la cigarette à la main, des lunettes rondes, les cheveux bataillant avec le ciel. L'œil noir et vif. Une allure vive dans les rues de Paris. Les arrêts répétés au café. Les causeries littéraires et philosophiques. L'exigence du double langage. La mort comme une ombre dédoublant l'espace des mots.

Quand on évoque son nom, souvent votre interlocuteur hurle. Puis il vous lance : « Ah le mec de *en attendant quelque chose*, putain ce que c'est chiant ! » Là il vaut mieux se taire. Jamais une écriture n'aura été aussi radicale. Elle est abrupte, un abîme.

Je ne me souviens plus très bien de la première fois où mes parents m'ont traînée voir le fameux *En Attendant Godot*. Adolescente un peu conne, je ne savais pas où j'allais. Je n'avais rien lu. Mais ce fut mon premier grand choc littéraire. À cet instant, dans cette pénombre, à la lueur des silhouettes flottantes, j'ai su qu'ils avaient eu raison de me traîner là. À cet instant, le langage explose. Les mots ne sont plus. Ils sont l'autorité de l'altérité inexistante. Le lieu où la dérélition devient un abîme à la recherche de cette vérité unique. Mais quelle est-elle ?

Dieu est mort ici ou peut-être là-bas. Nous en sommes loin. Mais quelque chose de notre existence nous pousse à aller à la rencontre. Mais de quelle rencontre parlons-nous ? Celle de l'Autre ou celle de soi-même ? Aujourd'hui devient alors une longue solitude, une errance. Un mot après l'autre, un savoir imbécile.

Plusieurs fois, mon parcours a croisé celui des œuvres de Samuel Beckett. Ici j'aurais aimé écrire que je l'avais rencontré

plusieurs fois. Une histoire intemporelle. Non loin de l'*Odéon*, dans les allées du Jardin du Luxembourg. Je l'ai croisé un jour, une allure sur un mur. Une autre fois dans les couloirs de l'ancienne *Bibliothèque de France*, où en cachette j'allais dans son allée (entre deux recherches d'ouvrages pour des lecteurs). Dans les théâtres aussi. Je l'ai cherché en Irlande où les vents secs ne laissent que d'infimes traces de vie. Puis un jour, je l'ai recroisé au Kosovo à Pristina. *En Attendant Godot* a ici une autre saveur. Une autre matérialité, mais là encore l'impact de cette langue, de cette attente incommensurable. La poussière de la vie se faisait ressentir encore plus grande, encore plus résistante.

Revenir à Samuel Beckett, c'est une façon de retourner à mes premières amours. C'est écouter le bruissement des mots. C'est les regarder s'abattre, rebondir, se tordre, se dissoudre, se faire, se défaire. Molécules incertaines de nos errances. Ils sonnent, dansent, tournent, virevoltent, s'emporent, se cassent, s'exaltent puis meurent. Ils incarnent le temps de chaque chose, de chaque être. Sartre écrivait dans le premier tome de *Situations* : « Les mots boivent notre pensée avant que nous ayons eu le temps de la reconnaître. »

C'est sans doute à Samuel Beckett que je dois mon entrée en cursus de philosophie. C'est à la découverte troublante de son écriture que je dois mon interrogation métaphysique sur le lien. Qu'est-ce qui nous lie ? Nous pauvres humains errants. Nous allons et venons sur le chemin du temps, des coïncidences, nous interrogeons les cieux, parfois les dieux. Nous tentons de vaincre notre solitude, nos blessures. Et partout où nous posons un peu de notre être, nous y voyons des mots.

Les mots sont autant ceux des autres que les nôtres. C'est eux qui nous cernent, nous différencient. Mais sommes-nous libres des mots ? Sommes-nous libres de les employer ? Et si nous étions sans mots ? Samuel Beckett se lie, mais surtout s'écoute. C'est une musique miraculeuse. Un souffle. Un bruissement qui atteint l'oreille (autant de celui qui lie que de celui qui écoute). avant

LA LOGIQUE DE L'ANTI-POUVOIR

même l'idée de la disparition progressive des corps et de la logique. Il y a les mots qui se suivent ne reposant plus que sur eux-mêmes. Depuis lors, j'ai cherché la trace du langage. Et c'est cette interrogation du langage, de la *barrière* des mots, de leur doublure invisible qui m'a poussée et me tend encore aujourd'hui.

Le langage est une question philosophique qui m'a fait traverser les siècles, jouer d'un continent à l'autre.

Ce que je vous propose ici est un jeu de pistes philosophiques, un dialogue à travers la raison ou la déraison de l'œuvre de Samuel Beckett.

C'est une promenade, le long des chemins du Jardin du Luxembourg. C'est une poésie ininterrompue, frénétique qui pousse au-delà de la logique. Elle part de mon constat des mots. Ils sont nos amis, nos plus proches compagnons. Pour autant savons-nous d'où ils viennent ?

Si je reprends Wittgenstein et son essai intitulé *De la Certitude*, alors je dirai que nous allons tenter d'en dépasser la première phrase ou proposition : « Si tu sais que c'est là une main, alors nous t'accordons tout le reste. » Là, vous devez vous dire : rien de plus simple à prouver, cette main sur ce tableau. Il y a une évidence, puis vous faites un pas de côté, vous renouez d'abord avec Magritte et le surréalisme, vous repensez à ce fameux « Ceci n'est pas une pipe », vous commencez alors à douter. Enfin avec Derrida vous prolongez la déconstruction jusqu'à l'infime particule de ce tableau, il ne reste plus que la matière, celle de la toile qui se confond avec celle de votre main. Cette matière est-elle lumière ? Et cette lumière est-elle matière ? Le tout embrasse l'infiniment petit, et finalement Wittgenstein n'avait donc pas tort de poursuivre sa première proposition par une parenthèse d'exception : « Dire que telle ou telle proposition n'est pas susceptible d'être prouvée, cela bien sûr ne veut pas dire qu'elle n'est pas susceptible de dériver d'autres propositions ; on peut dériver une proposition d'autres propositions. Mais celles-ci peuvent n'être pas plus sûres que celle-là. »

SAMUEL BECKETT

Évoquer Wittgenstein ce n'est pas aller loin de Samuel Beckett, ce n'est pas faire une entorse à l'académisme du savoir philosophique. Loin de là. Ludwig Wittgenstein naît en 1889 et meurt en 1951. Samuel Beckett naît en 1906 et meurt en 1989. Quelques années de différence, mais une même quête : celle du sens du langage. Le premier utilise la logique, le second la magie littéraire. Tous les deux inventent des codes, des traces, ils forcent les chemins. L'acheminement à la parole devient quête de sens et d'existence. Le mot devenu cri primal, primordial, ode à la vie et à la mort. Cycle infernal et mouvement sans fin, vague, écume, disparition, renaissance. Mais à qui parlons-nous ? À l'autre, répond Beckett, c'est une évidence. Il faut l'autre pour que notre voix ne soit pas un écho vide. Le dialogue devient une survie nécessaire. Une construction sociale tantôt féerique, tantôt boiteuse. C'est dans ce cycle des mots que je vous invite. Une logique, un anti-pouvoir.